Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 33

Artikel: Assez, là-dessus
Autor: N.T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-203591

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pour si peu. Il sort la lettre, la met dans sa poche et applique un timbre sur l'enveloppe qu'il va glisser dans la boîte en disant à demi-voix : « Après tout, j'envoie l'enveloppe aujourd'hui, j'enverrai la lettre demain ».

Corde et patrie.

Quel joli hameau que celui de la Recafailloulaz, perdu sur le plateau du Jorat, à l'ombre des séculaires forêts de sapins. Le bruit tumultueux des cités n'atteint point son paisible bonheur; tout au plus, le dimanche, quelques rares Lausannois, amoureux d'air pur et de fraîcheur, se hasardent dans ses environs. Le samedi soir, à l'auberge communale, le diapason des voix s'élève bien un peu au-dessus de la moyenne, mais c'est tout; jamais de querelles ni de bagarres. La paix, la douce paix règne entre les habitants, et le garde-champêtre se peut tourner les pouces en toute quiétude. Et jamais d'incendies. La modeste cloche du vieux temple, la *Julie*, comme on l'avait baptisée, ne s'ébranle que pour appeler les fidèles au prêche, le dimanche, ou lorsqu'il y a un baptême ou un mariage; et encore, pour cela, quelques tintements suffisent aux braves paroissiens. Enfin quoi, un modèle de village, comme il n'y en a pas deux dans le Pays de Vaud.

Or, on était à la veille du 1er août, et le syndic, Abram des Meules, s'en fut trouver Jean-Louis, le bedeau, pour lui donner ses ordres. L'apercevant sur le seuil de sa demeure, le syndic lui cria, un peu vivement :

— Dis donc, Jean-Louis, faudra voir à sonner la cloche, demain soir, à huit heures et demie!

— Hein? fit en sursautant le bedeau, pour qui les plus élémentaires notions d'histoire suisse n'avaient jamais été que de l'algèbre.

— Oui, reprit le syndic, c'est l'anniversaire du Grütli; s'agira d'agiter la *Julie* fort et ferme.

Jean-Louis, toujours rêveur, acquiesça cependant de la tête et n'en demanda pas davantage.

Le lendemain soir, comme convenu, le bedeau se rendit au temple et mit en branle la cloche, qui dormait, là-haut, dans son campanile vétusté. Tout d'abord, il s'y prit doucement, comme il avait coutume de le faire; puis, progressivement, il augmenta d'ardeur, et bientôt ce fut avec un entrain endiablé que la vieille *Julie* lançait à tous les échos ses notes suraiguës.

Toute la paroisse en était estomaquée, et Abram des Meules se félicitait à part lui de la fibre patriotique qu'il croyait avoir réveillée dans l'âme du sonneur. Seulement |

Tant va la cruche à l'eau,
Qu'à la fin elle se... casse.

En l'occurence, ce fut la corde qui cassa. Et alors les frémissements de l'airain cessèrent brusquement, et les citoyens qui passaient devant l'église entendirent le bruit d'une chute.

Vite, ils pénétrèrent dans le sanctuaire. Ils virent Jean-Louis, tout piteux, qui se relevait, tenant encore un bout de la corde rompue. Comme il n'avait aucun mal, on s'empressa de l'invectiver :

— C'était-y des manières, ça, de mettre ainsi toute la population sens dessus-dessous, à seule fin de fêter la patrie!

Enfin, la cloche n'avait pas de mal, et le sonneur, en tombant, n'avait pas brisé les dalles. C'était l'important. Il n'y avait de brisé que la corde.

Jean-Louis, confus, prit une échelle, essaya de rajuster les deux bouts.

Ce fut en vain, car, maintenant, il avait beau se dresser sur ses pieds, il n'arrivait plus à saisir la corde trop courte.

Le syndic prit sur lui aussitôt de décider l'achat d'une nouvelle corde. Il n'y avait pas de temps à perdre; dimanche serait bientôt là.

On envoya Jean-Louis à la ville; seulement, comme on craignait qu'il ne se livrât à des prodigalités on lui adjoignit sagement le père David, membre du Conseil, un tout madré celui-là, et connu d'ailleurs pour sa parcimonie.

Les deux délégués s'en furent donc à Lausanne. Après bien des tergiversations, chez le cordier, ils se décidèrent pour un échantillon solide et pas trop cher. Quand ils furent dans la rue, Jean-Louis proposa :

— Dis voir, David, ça te dirait-y rien de manger un bocon?

David, craignant déjà pour sa bourse, hésita un instant. Puis, la faim aidant, il répondit, dans un bâillement :

— Oh!... là... oui.

Ils entrèrent à la pinte voisine. David commanda trois décis de bon vieux et deux rations de fromage. Jean-Louis réclama aussi de la moutarde. David la trouva de son goût, car il s'en piffra, s'en piffra..., si bien qu'elle ne lui monta pas au nez, mais aux yeux. Deux larmes perlèrent à ses paupières.

Jean-Louis, attribuant cet attendrissement subit à l'avarice de son compagnon, lui dit :

— Faut pas t'*époèri*, David, on ça mettra tout sur le compte de la cordette.

André Allaz.

Enfantines.

Dans une école supérieure de jeunes filles, un vieux maître, qui enseignait aussi dans un collège de garçons, ne pouvait obtenir du silence.

Il avise les plus mutinées et leur dit : « Je changerais volontiers dix des plus turbulentes d'entre vous contre dix collégiens ».

Une d'elles se lève et déclare : « Et nous aussi, monsieur le professeur. »

⁂

Des bambins de cinq ou six ans, des deux sexes, se baignaient au lac dans le costume d'Eve et d'Adam avant la pomme. Passe un vieux garçon, qui avise un de ces mioches. « N'avez-vous pas honte, lui dit-il, de vous baigner ensemble, filles et garçons. »

— Mais monsieur, lui répond le gamin, on ne sait si ce sont des filles ou des garçons que quand on est habillé.

⁂

Dans une école de village, un élève arrive après l'heure. Le régent lui demande la raison de cette arrivée tardive : « C'est que, dit l'écolier, j'ai dû sortir le fumier de l'écurie ».

— Tu aurais pu le sortir hier au soir.

— Mais hier soir, monsieur, il n'était pas fait.

⁂

Dans une librairie entrent deux frères; la demoiselle du magasin donne comme cadeau à l'aîné un beau cahier; le plus jeune, qui ne reçoit rien, dit à la donatrice : « C'est dommage d'y donner un si beau cahier pour le remplir de fautes ». L. P.

⁂

Grand'maman a pris sur ses genoux Lolotte, sa petite-fille préférée.

— Vois-tu, mon ange, quand je ne serai plus de ce monde, tu auras ma bague à brillants, ma belle broche et aussi ma montre d'or.

Alors, Lolotte, après un silence : « Dis, grand'maman, quand mourriras-tu? »

⁂

La bonne : « Enfants, ne vous salissez pas comme cela, sans quoi je serai grondée par votre maman. »

— Ben, quoi! fait cette effrontée de Pauline, n'es-tu pas payée pour ça?

10,80 mètres de cochon.

Un de nos amis, qui revient d'Allemagne, nous raconte qu'il a été témoin, dans une brasserie de Kiel, de la scène suivante :

Un marchand et un campagnard ne pouvaient s'entendre sur le prix d'une demi-douzaine d'« Anglais de Payerne » que ce dernier avait amenés à la foire. Finalement, sur la proposition d'un consommateur, le marchand offrit de payer les six porcs non au poids, mais au mètre, à raison de 150 marks le mètre. Il faut dire que les animaux étaient gras et dodus, qu'ils paraissaient aussi larges que longs et que, les ayant longuement toisés du regard, le marchand estimait ne pas faire un mauvais marché.

On aligne les beaux cochons les uns après les autres et on les mesure soigneusement du groin au bout de la queue; entre les six, ils accusaient une longueur totale de 10,80 mètres. A 150 marks le mètre, cela faisait 1,620 marks. Comme il l'avait promis, le marchand paya la somme comptant, et le paysan l'emboursa sans réclamer. Il dîna même aux frais de l'acheteur, selon la mode de là-bas.

— Dites donc, fit un consommateur, pesez donc vos porcs avant de vous séparer; vous saurez ainsi lequel des deux a lieu de se féliciter le plus du marché.

— Excellente idée! s'écria le marchand. Je prends à ma charge les frais du pesage, puisque les porcs m'appartiennent à présent.

La loge du peseur étant en face de la brasserie, l'opération s'effectua en peu d'instants. Le poids des six animaux était de 2,443 livres au total, ce qui, au prix actuel de 53 pfennigs la livre, représentait une valeur de 1294 marks 79 pfennigs. Le marchand avait été refait de 325 marks 21 pfennigs.

— Quand vous voudrez de nouveau des cochons au mètre, lui dit le paysan en prenant congé de lui, vous n'avez qu'à me faire signe, je serai toujours tout à vos ordres.

— Allez vous faire empailler, vous, vos cochons et votre mètre, vociféra le marchand, en accompagnant ce peu courtois salut d'un de ces jurons dont le langage populaire de l'Allemagne a la spécialité et qui tiennent toute la largeur de la rue.

Le fait. — Un avocat défend la cause d'un homme sur le compte duquel on voulait mettre un enfant. Il se lance dans des digressions étrangères au sujet.

— Au fait, s'il vous plaît; un mot du fait, je vous prie, ne cesse de répéter le président.

L'avocat, impatienté par ces constantes observations :

— Le fait est un enfant fait; celui qu'on dit l'avoir fait nie le fait : voilà le fait.

La vraie valse. — Moi, dit une dame, je ne comprends que la valse à deux temps.

— Moi, je ne puis souffrir que celle à trois temps, repartit une autre.

— Croyez-m'en, mesdames, fit en souriant une septuagénaire, il n'y a qu'une valse vraie: la valse à vingt ans.

Assez, là-dessus.

***, 15 août 1906.

Mon cher *Conteur*,

Il y a deux ou trois semaines, toi, toujours si pacifique, si bon enfant; toi qui vois toujours la vie en rose et dont l'intarissable bonne humeur n'est jamais assombrie par les catastrophes, les révolutions et les attentats qui désolent notre pauvre humanité, tu parlais de dynamite. *Conteur* et dynamite : vois donc combien ces deux mots sonnent mal ensemble.

Bien plus, tu indiquais avec force détails la composition du dangereux explosif et toutes les

précautions qu'en exige la manipulation. Un professeur d'anarchie n'eût pas mieux fait.

Passe encore que tu donnes à tes nombreuses lectrices des recettes pour conserver les fleurs, pour détacher les étoffes ; passe même que tu leur donnes des recettes de cuisine, bien que, les rares fois où on les met en pratique, elles provoquent presque toujours une explosion de mauvaise humeur, puis des bouderies, à l'heure bénie du repas familial. Mais que tu indiques la recette pour faire sauter son prochain, que tu sortes du régime des bombes à la glace, non, ce n'est pas admissible. On ne te reconnaît plus.

As-tu donc déjà oublié les sombres pages que la dynamite a ajoutées à l'histoire de l'humanité et que ne peuvent lui faire pardonner les précieux services qu'elle a rendus dans d'autres domaines ?

A peine au monde, elle semait autour d'elle ruines et désolations.

En 1866, déjà, le navire *European* apportait à Aspinwall des caisses remplies de flacons de nitroglycérine. On ne sait par quelle cause une explosion formidable se produisit. On constata la perte absolue du navire, la disparition complète de soixante personnes et la destruction totale des docks du port. Un grand nombre de cadavres, de mutilés et de blessés, gisaient autour du lieu de ce sinistre.

En 1868, un chariot chargé de 1800 kil. de nitroglycérine arrivait aux carrières de Quenast. Un cahot de la voiture provoqua une explosion terrible, pendant laquelle disparurent complètement le chariot, tous les gens occupés au déchargement, une pauvre petite fille qui jouait alentour et dont on ne retrouva qu'un pied, et trois artilleurs qui ne laissèrent d'autre trace qu'un bouton d'uniforme.

A la place occupée par la voiture se trouvait un trou béant. Les chevaux, transportés à une grande distance, étaient lardés de débris nombreux ; leurs yeux étaient sortis des orbites.

Derrière l'établissement détruit, dévasté, pulvérisé, gisaient les corps carbonisés et complètement nus de deux scieurs de long. Pas une vitre ne restait aux maisons de Quenast et, dans les villages voisins, on resssentit des secousses comparables à celles d'un tremblement de terre.

En 1875 eut lieu un drame plus épouvantable encore. Un criminel faisait sauter en mer les navires dans le but d'être richement indemnisé de la perte des marchandises, assurées au centuple de leur valeur.

Dans la matinée du 10 décembre, les porte-faix de Bremerhafen transportaient brusquement sur un navire en partance pour New-York des colis arrivés en retard ; une explosion formidable enleva dans un tourbillon, fourgons, chevaux et plus de soixante victimes humaines. C'était une caisse contenant de la nitroglycérine qu'un marteau mû par un mouvement d'horlogerie devait faire éclater en mer dix jours après le départ.

Et la catastrophe du fort de Joux, en 1877, et toutes celles qui ont eu lieu depuis, triste et longue série dont on ne se souvient que trop.

Tu le vois, cher petit *Conteur*, ce n'est pas l'élément qu'il te faut. Laisse à d'autres ces sombres chapitres. C'est par la gaîté et le rire qu'il te faut collaborer à l'histoire.

Un tout vieux ami,
N. T.

Dans l'intimité. — Le dîner est servi près de la fenêtre ouverte. Madame a ses nerfs. Monsieur est d'humeur massacrante.

Après cinq minutes de propos aigre-doux, madame, impatientée, lance son verre par la croisée.

Monsieur riposte en envoyant son assiette par le même chemin.

Entre la bonne, qui apporte le potage. A la vue de l'exercice auquel se livrent ses maîtres, elle lance la soupière par la fenêtre.

— Eh quoi, Sidonie, que faites-vous donc ? s'écrient à la fois madame et monsieur.

— Ah ! pardon ; je croyais que monsieur et madame voulaient dîner dans le jardin.

Une curieuse romance.

La romance nationale qui suit, dans laquelle il y a, cependant, quelques légères licences poétiques qui font l'objet de notes spéciales, retrace très bien l'histoire de *Guillaume-Tell* dans toutes ses scènes, et c'est, croyons-nous, la seule pièce de ce genre que nous ayons sur ce sujet, en vers français. Son auteur paraît l'avoir composée en 1798 (an 8 de la République francaise), année de la Révolution vaudoise et de l'établissement de la République helvétique.

On avait, en allemand, plusieurs chants nationaux sur *Guillaume-Tell*, dont quelques-uns sont d'ancienne date et les autres du XVIIIe siècle ; parmi ces derniers, les plus connus sont ceux de *L. Meister* et de *J. G. Lavater*, tous deux de Zurich. La Suisse française n'en possédait pas. M. *Masson* a rempli cette lacune, précisément à l'époque glorieuse de notre émancipation politique, où le héros suisse était partout justement célébré. Nous donnons cette romance avec les notes de l'auteur.

⁂

GUILLAUME-TELL.

Romance suisse par Ch. Fr. Philib. Masson, citoyen français.

Le tyran.

Vous qui d'un indigne esclavage
Traînez les fers avilissans,
De Tell imitez le courage ;
Comme lui frappez les tyrans.
Albert[1], opprimant l'Helvétie,
Voulait asservir nos ayeux ;
Ministre de sa tyrannie,
Gesler se rendait odieux.

Un jour, cet homme inexorable,
A ses amis donne un repas ;
Il veut, pour honorer sa table,
Que l'on y serve un taureau gras ;
Un vieillard laboure à sa vue,
Il lui ravit un de ses bœufs ;
« Traîne avec l'autre la charrue,
Dit-il, « vous serez encor deux ».[2]

Chaque jour, par un nouveau crime,
Il outrage l'humanité ;
La haine du peuple envenime,
Chaque jour, sa férocité.
« Je veux rabattre l'insolence
» De ces esclaves mutinés ;
» A l'emblême de ma puissance,
» Je veux les voir tous prosternés ».

Le chapeau.

Il dit, et soudain, sur la place,
Plantant la lance d'un drapeau,
Sur sa pointe il veut que l'on place
Son plus magnifique chapeau.
« A cet emblême redoutable,
» Que tout passant tombe à genoux ;
» Qui ne le fait pas est coupable ;
» Sa mort éteindra mon courroux ».

On voit aussitôt les esclaves
Rendre un homage avilissant :
Tous se prosternent ; les plus braves
Se détournaient en frémissant.
Mais Tell, plus généreux, s'indigne
Du joug qu'un peuple doit subir ;
Passant fièrement sous ce signe,
Il refuse de s'avilir.

Au pied de Gesler on le traîne :
Le tyran le menace encor ;
Mais Tell est libre dans sa chaîne,
Il craint la honte et non la mort.
« Rien ne peut ébranler mon âme,
Dit-il, « fais venir le bourreau ».
Mais Gesler, que la rage enflamme,
Médite un supplice nouveau.

La pomme.

« Je sais, dit-il, qu'on te renomme
» Habile archer en ce pays ;
» Que ta flèche abatte une pomme
» Mise sur le front de ton fils ».
A cette sentence inhumaine,
Tell veut se percer à ses yeux.
« Pour ton fils ta mort serait vaine ;
» Obéis,... ou mourez tous deux ».

On apporte son arbalète ;
Au chêne on attache son fils ;
La pomme est mise sur sa tête ;
Le père est placé vis-à-vis.
Il maudit sa fatale adresse,
Tandis que son épouse en pleurs
L'invoque au nom de sa tendresse
Et se pâme dans ses frayeurs.

Longtemps il hésite, il s'apprête ;
Son cœur égarait son regard.
Enfin il lâche l'arbalète ;...
L'arc se détend, la flèche part...
Un Dieu droit au fruit la dirige ;
Il tombe au front de l'enfant ;
Le peuple ému, crie au prodige,
Et l'heureux père est triomphant.

(*La fin samedi.*)

[1] C'était l'empereur *Albert* d'Autriche, dont le règne commença en 1298, et qui fut assassiné en mai 1308, près de Vindisch (Argovie), par son neveu le duc Jean de Souabe. Il fut inhumé dans le monastère voisin de Königsfelden.

[2] Dans sa romance, M. Masson a, par une sorte de licence poétique, attribué à *Gesler*, gouverneur impérial à Uri et à Schwitz, l'enlèvement des bœufs du vieux Melchtal, tandis que l'histoire le met à la charge de *Landenberg*, gouverneur du canton d'Unterwald.

Les plantes vénéneuses.

L'herbe de Saint-Christophe.

L'*actée* ou *herbe de Saint-Christophe* croît dans les bois ombragés et montueux. Elle a une tige de quarante à quatre-vingts centimètres, les feuilles sont d'un vert foncé en dessus, blanchâtres en dessous. Les fleurs sont blanches, petites, régulières, en une ou deux grappes compactes. Les baies sont noires assez semblables à celles du sureau. La plante est âcre et amère. Elle est toxique, administrée à forte dose et à l'état frais. On a vu les baies de l'actée exciter un délire furieux suivi de mort. Le traitement de l'empoisonnement par l'actée est le même que pour la bryone.

Le cytise.

Le *cytise* ou *faux ébénier*, est un arbre d'ornement. Les feuilles sont velues en dessous, les fleurs sont jaunes, en grappes, son bois est veiné et foncé. Tout le monde sait l'avidité avec laquelle les chèvres les mangent. On cite le cas d'une jeune fille qui, ayant tenu dans sa bouche pendant deux ou trois heures un rameau fleuri de cytise, fut prise de violentes douleurs d'estomac, de nausées, de syncopes, de dilatation des pupilles, etc. Elle fut hors de danger au bout de trois jours mais elle resta longtemps en proie à l'insomnie à une grande faiblesse.

Le houx.

La décoction de feuilles de houx produit du malaise, des picotements, un sentiment de chaleur à l'épigastre, au ventre, à la poitrine et même aux membres. Il n'y a pas de nausées, mais des coliques. Si l'estomac est irrité, il peut se produire des vomissements. Les baies de houx, qui sont d'un rouge vif et renferment quatre semences cannelées, exercent sur l'appareil digestif une excitation qui provoque le vomissement et la diarrhée.

(*A suivre.*)

Le remède.

Le café de malt Kathreiner ne produit pas d'excitation comme le café ordinaire et le thé. Il n'existe aucune autre boisson qui *remédie aussi efficacement* et en même temps *aussi doucement* aux *conséquences néfastes de notre vie moderne* que le *café de malt Kathreiner*. C'est précisément pourquoi il se recommande si excellemment comme *boisson habituelle au petit déjeuner et au goûter*.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.